

Périples à la vie, à la mort
La Montagne rouge (SANG)
Elephant Wake

Josianne Desloges

Numéro 137 (4), 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65265ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Desloges, J. (2010). Compte rendu de [Périples à la vie, à la mort / *La Montagne rouge (SANG)* / *Elephant Wake*]. *Jeu*, (137), 140–142.

La Montagne rouge (SANG)

TEXTE **STEVE GAGNON** / MISE EN SCÈNE **FRÉDÉRIC DUBOIS**, ASSISTÉ D'**ADÈLE SAINT-AMAND**

DÉCOR **SÉBASTIEN DIONNE** ET **FRÉDÉRIC DUBOIS** / COSTUMES **SÉBASTIEN DIONNE**

MOUVEMENT **GENEVIÈVE DORION-COUPAL** / MUSIQUE **MARCO MORIN**

AVEC **STEVE GAGNON** ET **CLAUDIANE RUELLAND**.

COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DES FONDS DE TIROIRS** ET DU **CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE DE QUÉBEC**,

PRÉSENTÉE AU STUDIO D'ESSAI DE MÉDUSE DU 1^{er} AU 5 JUIN 2010.

Elephant Wake

TEXTE ET INTERPRÉTATION **JOEY TREMBLAY**

MISE EN SCÈNE, SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES ET ÉCLAIRAGES **BRETTA GERECKE**.

PRODUCTION DU **GLOBE THEATRE** DE RÉGINA, PRÉSENTÉE À LA SALLE MULTI DE MÉDUSE LES 10 ET 11 JUIN 2010.

JOSIANNE DESLOGES PÉRIPLÉS À LA VIE, À LA MORT

Des solitudes. Immenses. Fatales. Douloureuses. D'abord, celle d'un jeune Québécois, englouti par un mal-être plus grand que tout, qui s'est donné la mort au sommet d'une montagne rouge sang. Ensuite, celle de son amoureuse lumineuse, en rage et en peine, qui va l'y retrouver pour faire son deuil. Puis, la solitude d'un éléphant blanc, un vieil anglophone qui se remémore et met en scène ses souvenirs de l'époque où il y en avait d'autres comme lui, au petit village saskatchewanais et francophone de Sainte-Vierge. Avec *la Montagne rouge (SANG)* et *Elephant Wake*, le Carrefour international de théâtre de Québec convie le spectateur à des périples au bout de la vie, au seuil de la mort et même au-delà.

La Montagne rouge (SANG) : porter le deuil

La question que pose Steve Gagnon dans le texte de *la Montagne rouge (SANG)* est complexe : comment réussir à passer à travers toutes les étapes du deuil dans une société où il n'y a plus de structures liées à ce rituel et où la spiritualité est chose intime et floue ? Comment trouver un sens, se reconnecter à soi, dire adieu, tout simplement ? « Je suis un avion rouge de rage qui s'écrase/ sans faire de bruit. / Y'faut juste m'envoyer la main/ doucement. / C'est c'qu'y a de mieux à faire », répond le personnage de jeune suicidé que l'auteur interprète lui-même

dans la pièce. La réponse est poétique, et terrible. Il n'y a aucun espoir de rémission pour ceux qui prônent la lucidité pure, la lutte contre tout, le droit d'être avalé parmi les avalés... La solution de sa compagne, jouée par Claudiane Ruelland, est plus prosaïque. Un an après la mort de son amoureux, elle se rendra sur la montagne qu'ils avaient baptisée la montagne rouge, où l'homme s'est enlevé la vie. Elle y lira des extraits de son journal intime, parlera au fantôme, criera sa douleur et son incompréhension, se souviendra et, finalement, trouvera la paix.

Le texte, bien construit, est le fruit de trois années d'écriture et de réécriture. Le récit est porté par une langue riche et pleine d'images, loin des clichés habituels, et regorgeant de trouvailles lexicales et rythmiques. Gagnon a une plume incisive et souple, assurément, et c'est sur cet élément que repose en très grande partie la force du spectacle. Il a le talent de naviguer entre des scènes de vie crûment et tendrement familières, et des incursions baignées d'étrangeté dans l'univers des limbes avec une aisance et une justesse remarquables pour un premier texte.

Qui de mieux, alors, pour interpréter le jeune homme que l'auteur lui-même ? Steve Gagnon maîtrise tellement ses répliques, son univers et son personnage que son jeu est d'une force hypnotique. On a l'impression de toucher du bout des doigts



La Montagne rouge (SANG) de Steve Gagnon, mise en scène par Frédéric Dubois (Théâtre des Fonds de Tiroirs/Carrefour) au Carrefour 2010.
Sur la photo : Claudiane Ruelland et Steve Gagnon. © Nicola-Frank Vachon.

l'âme du personnage, son drame, son entêtement, son dérèglement face à la vie. L'acteur brille autant que l'auteur. Claudiane Ruelland souffre malheureusement de la comparaison. Malgré l'attrait de sa voix au timbre un peu rauque – qui se démarque des aigus irritants de trop de jeunes comédiennes –, un jeu investi et une honnêteté certaine, l'actrice semble légèrement déphasée, ses réactions paraissent trop contrastées. Ses éclats de rage, surtout, dérangent dans les moments où elle évoque des souvenirs de leur vie de couple et du drame à venir, transmis avec plus de vérité.

Frédéric Dubois, dans sa mise en scène, a eu l'intelligence de suivre le texte à la trace et de lui laisser la vedette. La scénographie est métonymique : une table, une chaise, un sac et un bout de tissu suffisent à composer des images scéniques simples et fortes. D'abord cercueil, la table devient montagne. Les corps des comédiens se déplacent dans le mobilier réduit comme des électrons libres, des entités inscrites dans le temps et dans l'espace, roi et reine de ce quasi-vide juste assez grand pour une ultime communion¹.

1. *La Montagne rouge (SANG)* a été présentée, dans une mise en scène plus achevée de Frédéric Dubois, au Périscope du 21 octobre au 7 novembre 2010, avec les mêmes interprètes.

***Elephant Wake* : juste avant l'extinction**

Pour faire revivre son village déserté, Jean Claude a un plan fou : façonner en papier mâché et avec de vieux objets les bâtiments, les voisins, sa famille, et représenter dans une longue veillée toutes les scènes qui ont marqué sa vie. Le vieil homme est un grand enfant, qui raconte avec des mots simples, sans détour, des histoires fantaisistes (comme lorsqu'il explique que les éléphants ne savent plus voler parce qu'une enseignante les a grondés) et des souvenirs d'enfance marqués par le sentiment d'être un étranger dans sa propre famille, son propre village. Né d'un père inconnu, Jean Claude a grandi au sein d'une famille catholique et francophone dans le petit village de Sainte-Vierge en Saskatchewan. Il a été élevé par ses grands-parents, aimants et terre-à-terre, qui lui ont toutefois toujours fait sentir qu'il était une tête de bois.

La narration de ce solo mêlant humour, tendresse, chanson, et même quelques moments plus durs, alterne entre ce qu'on pourrait appeler le conte rural et le monologue classique. Empruntant une variété impressionnante de voix, Joey Tremblay passe systématiquement du français à l'anglais : voix de soprano, s'exprimant en latin, en souvenir de son rôle de chanteur de funérailles, consonances presque joualisantes pour dire « pépère » et « mémère »... En pleine maîtrise de son histoire, le comédien et auteur jouait pour la première fois, à Québec, devant un auditoire exclusivement francophone, ce qui lui a permis de délaissier la traduction systématique et d'improviser

quelques longues répliques, criantes d'émotion, en français, la langue que son personnage est en train d'oublier.

Autour de lui, un épais tapis de paille blanche rappelle la peluche, la neige et les retailles de bricolage. Des caisses lumineuses ou en bois permettent au comédien de construire le décor de ses récits. Il en sort à maintes reprises des figurines, qu'il place et fait parler comme un enfant qui s'amuserait avec des personnages de crèche ou des soldats de bois. (Marie Gignac a raconté que la première fois qu'elle avait vu la pièce, à Édimbourg en 1999, Tremblay se servait uniquement d'une caisse de bière pour ses manœuvres.) Le comédien réussit bien à dépeindre chaque personnage : le métis Gros Cackoo vivant avec son oncle efféminé et reclus, son ami d'enfance Ti-Loup, sa grand-mère qui l'aidera à créer un zoo en papier mâché, les ridicules et vulgaires Anglais de Welby, la ville voisine dont il se moque goulûment.

Dans *la Montagne rouge* (SANG) tout comme dans *Elephant Wake*, le texte et la force du jeu des comédiens suffisent à émouvoir par des histoires de vie sous-tendant un constat social percutant. La perte de sens dans le spectacle de Steve Gagnon et la perte d'une langue et d'une culture dans celui de Joey Tremblay sont abordées avec finesse, profondeur et une troublante humanité. Deux poésies, deux tendresses, deux drames, deux défaites gorgées de lumière, deux pièces qui vivent grâce à des comédiens-auteurs, mais qui survivront certainement au-delà de leur première mise en scène. ■



Elephant Wake, spectacle solo de Joey Tremblay (Globe Theatre, Saskatchewan) présenté au Carrefour 2010. © Cam Koroluk.